

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Ma mère, mon miroir?

Carole David, *Impala*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$.

Marie Laberge, *Le poids des ombres*, Montréal, Boréal, 1994, 364 p., 25,95\$.

Danielle Laurin

Number 77, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurin, D. (1995). Review of [Ma mère, mon miroir? / Carole David, *Impala*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$. / Marie Laberge, *Le poids des ombres*, Montréal, Boréal, 1994, 364 p., 25,95\$.] *Lettres québécoises*, (77), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Carole David, *Impala*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 132 p., 14,95 \$.
Marie Laberge, *Le poids des ombres*, Montréal, Boréal, 1994, 364 p., 25,95 \$.

Ma mère, mon miroir ?

Les autres sont toujours insuffisants, mais nous aussi, nous aussi.

Marie Laberge, *Le poids des ombres*

Je suppose qu'on survit à n'importe quoi.

Carole David, *Impala*

ROMAN
Danielle Laurin



L E POIDS DES OMBRES de Marie Laberge et *Impala* de Carole David, parus presque au même moment, s'ouvrent sur le même drame : la mort de la mère. Dans les deux cas, la mère s'est suicidée, et la fille, enfant unique qui a grandi sans père, cherche désespérément à comprendre. Dans les deux cas aussi, c'est l'enquête de la fille et par le fait même sa propre quête d'identité qui constituent la trame du roman.

La révolte de Diane

Diane déteste sa mère. Iseult représente pour Diane tout ce qu'elle ne sera jamais, se refuse à être. Femme rebelle, indépendante et libre, femme passionnée, séduisante surtout, et qui en joue, Iseult a eu plusieurs amants et une vie nocturne que Diane ne lui a jamais pardonnés. Depuis des lunes, la mère et la fille sont en brouille, depuis toujours Diane s'est construit une carapace de froideur et de droiture, coincée dans un rôle de jeune fille rangée que rien, surtout pas un homme, ne saurait décoincer.

Mais sur Iseult, sur Diane, sur leur relation, Marie Laberge ne dévoile que peu de choses au début. Le roman est construit en dents de scie, entremêlant passé et présent, scènes imaginaires et scènes réelles, voix de la mère morte et voix de la fille au bord de la folie. Les cinquante premières pages en souffrent d'ailleurs. Les sous-entendus et les quiproquos qui se multiplient rendent aussi la lecture difficile. L'effet de style tombe à plat. Mais une fois mis en place l'univers trouble de Diane qui se débat avec ses ombres, le roman prend son envol : le style vif, direct et cassant de Marie Laberge reprend le dessus.

Ce que l'on sait pour sûr au départ, c'est qu'Iseult est morte. «Elle était morte. Sa mère était morte et elle n'en avait rien su. Pire, elle n'avait rien senti, rien deviné, pas la plus infime intuition.» Ce qui ressort alors, c'est le trouble de Diane, elle si habituée à se contenir, l'air toujours d'être au-dessus de tout, comme si rien ni personne ne pouvait jamais l'atteindre. Voilà que tout son édifice s'écroule. Comment surmonter le choc ?

Diane jouera d'abord à être Iseult : dans les bars, tous les soirs, la

filles parées des bagues de la mère draguera le premier mec venu et une fois bien saoule s'enverra en l'air avec lui.

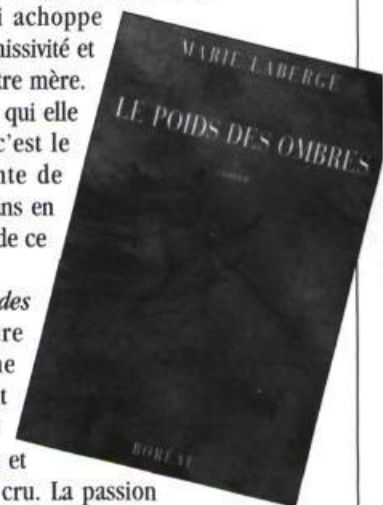
Bien sûr, c'est d'abord la relation mère-fille que l'auteure éventre ici sans pudeur. Mais l'on comprend que ce qui achoppe surtout entre les deux, c'est le désir, c'est la permissivité et l'ouverture sexuelle de la mère, femme avant d'être mère. Aussi, quand la fille, désespérée, ne sachant plus qui elle est, se jette dans les bras de n'importe qui, c'est le plaisir, la jouissance de sa mère qu'elle tente de retrouver en même temps que son assurance. Sans en avoir l'air, c'est bien la sexualité qui est au cœur de ce roman.

Les scènes de baise d'ailleurs dans *Le poids des ombres* donnent lieu à des moments d'écriture d'une rare intensité. Déjà dans son deuxième roman, *Quelques adieux*, Marie Laberge décrivait superbement le trouble et l'emportement des amants. Ici, l'auteure pousse l'audace plus loin et dépeint sans détour ni abat-jour le plaisir tout cru. La passion dévorante qui tue, au centre de son œuvre théâtrale et romanesque, n'est pas en reste non plus : la mère ne s'appelle pas Iseult pour rien...

Une fois les broches au scotch passées, Diane finira par retrouver un équilibre et voir clair dans la haine démesurée qu'elle vouait à sa mère, sa mère qu'elle voulait toute à elle. Son acharnement à vouloir tout comprendre, tout dépecer, aura raison de sa folie. Et la fille pourra aimer, trop tard, sa mère morte, aimer aussi cet homme, doux et patient, qui l'attend... Mais qu'on ne s'y trompe pas, les allures de contes de fées que Marie Laberge donne soudain à son roman sont bien dosées. Le ton demeure dans l'ensemble acerbe et brûlant et le *happy end* qu'on sent venir réserve des surprises.

La vengeance de Louisa

Quand Louisa apprend que sa mère s'est pendue dans sa cellule, elle a déjà renoué contact avec elle. «C'est ainsi que je perdis celle que je



Marie Laberge

venais à peine de retrouver, après des années de recherches, d'errance et de frustration. Connie Ferragamo, ma mère, abandonnait à nouveau sa fille.»

Avec *Impala*, pas de *bappy end*, pas l'ombre d'une bonne fée, on reste du début à la fin dans la tragédie. Si la relation mère-fille qu'on éventre sert encore là de prétexte, la fille cette fois ne s'en sortira pas indemne.

Jouant sur les contrastes, Carole David campe dans un décor digne des westerns-spaghettis un drame familial tissé serré où règnent le silence et le mensonge. À l'aide de lettres et de coupures de journaux, à force de faire parler ceux qui ont peur, Louisa recollera les morceaux de la vie ratée de sa mère et vengera la lignée des femmes de sa famille, victimes d'hommes faiblaris et profiteurs. Mais Louisa n'échappera pas à ses fantômes.

Économie de mots remarquable, ici. L'auteure évite le piège des longues explications psychologiques. Son écriture va droit au but, droit au cœur. Petites phrases courtes, hachurées, qui portent. Scènes elliptiques mises bout à bout et données à lire avec ce qu'elles comportent de trous, de flou. Par petites touches impressionnistes, Carole David nous fait voir le monde par les yeux de Louisa.

Avec Louisa on a cinq ans : avec elle on veut mourir parce qu'on a cinq ans aujourd'hui, que tante Angelina refuse de partager les sandwiches multicolores et que maman nous ignore totalement. Avec elle on épie Connie quand elle se fait les ongles et se prépare un gin tonic avant d'entrer en scène. Avec elle encore, adolescente, on avance lentement dans l'ilot de la prison avec un paquet de Craven A et des bas Caméo pour Connie. Avec elle aussi on va une fois par mois le mardi à la maison de retraite de la rue Dante pour voir tante Angelina qui a perdu la raison et qui raconte par bribes son histoire d'immigrante arrivée dans la cale d'un bateau avec les rats.

Mais la poète, pour ce premier roman, ménage ses effets, retient son souffle. D'un ton neutre, détaché, c'est au compte-gouttes qu'elle livre les pièces du casse-tête. Que Connie Ferragamo, chanteuse populaire, a abandonné sa petite fille pour se livrer à la police, on ne l'apprendra pas tout de suite. Que sa mère a purgé la peine d'un autre, celui qu'elle aimait, le beau Roberto, Louisa le découvrira très tard. Mais pas trop tard pour agir. Elle tuera son propre père, Roberto. «Plusieurs femmes que je connais ont déjà eu envie de tuer l'homme qu'elles aimaient, leur père, leur mère ou leur frère. Elles ont préféré se taire et boire. Moi je l'ai fait.»



LA LISEUSE DE CORDE À LINGE

de Jean-Marc Major

Jean-Marc Major
La liseuse de corde à linge



ÉDITEQ

La liseuse a de la vue, comme le découvriront les gens de Bonaventure au début du XIXe siècle. Une corde à linge contient une mine d'informations pour qui sait regarder. Belle dose d'humour!

Roman, 128 pages.

PRIX LITTÉRAIRE DES ASSOCIÉS 1994. 14,95 \$

LÀ OÙ LES EAUX S'AMUSENT, de Madeleine Gagnon. Dessins de Colette Rousseau

Des paroles et des images qui partagent le lit d'une même rivière. Amqui. Là où les eaux s'amuse. Pour se souvenir de la mort marine, se laisser impressionner par l'infini.

Le style unique de Madeleine Gagnon!
POÈMES ET DESSINS, 64 pages. 13, 00 \$



PHASE BLEUE, de Marie-Andrée Massicotte

Marie-Andrée Massicotte

Phase bleue



ÉDITEQ

Le bleu rêve et le bleu concret sont peut-être les composantes d'une même phase, tout comme l'oie blanche et l'oie en phase bleue sont de même espèce. Un curieux recueil mariant harmonieusement les vers et la prose. Un ton personnel composant un climat feutré, subtil et envoûtant. Une voix!

Poèmes, 64 pages. 12,00 \$

LA LAMPE ET LA MESURE de Mgr Gilles Ouellet et Jean-Marc Cormier

Mgr Gilles Ouellet livre le récit de sa vie. Sa tendre enfance, sa mission aux Philippines, ses responsabilités à la Société des Missions-Étrangères et les 25 années de sa vie d'évêque dans les diocèses de Gaspé et de Rimouski composent une fresque chrétienne qui se laisse lire comme un roman. Un sacré conteur!

Entretiens, 240 pages. 25,00 \$

Mgr Gilles Ouellet
Jean-Marc Cormier
La lampe et la mesure



SRG

ÉDITEQ



LIVRE

Louiseville, Qc
1-800-567-2154
Télécopieur: 819-228-8390

Montréal, Qc
514-527-8211
Télécopieur: 514-521-4660

Ottawa, Ont.
1-800-268-8211
Télécopieur: 514-521-4660



ÉDITEQ, C.P. 1254, Rimouski
(Québec) G5L 8M2

Distribué par DIFFUSION PROLOGUE